Document généré le 12 oct. 2024 05:06

Revue d'histoire de l'Amérique française

Angélique des Méloizes

Juliette Lalonde-Rémillard

Volume 19, numéro 4, mars 1966

URI : https://id.erudit.org/iderudit/302510ar
DOI : https://doi.org/10.7202/302510ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lalonde-Rémillard, J. (1966). Angélique des Méloizes. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *19*(4), 513–534. https://doi.org/10.7202/302510ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1966

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ANGÉLIQUE DES MÉLOIZES

Je suis un chien qui ronge l'os
En le rongeant je prends mon repos
Un temps viendra qui n'est pas venu
Où je mordrai qui m'aura mordu.

1736

Mystérieux quatrain qui fera couler beaucoup d'encre ! Un buste de Champlain, le "Chien d'Or" et son inscription ornent la façade du bureau de poste de la Haute-Ville de Québec depuis le 17 juillet 1871.[1] Ce monument de la vieille capitale, dira-t-on, porte-t-il là un faux bijou ou un ornement postiche ?

Nous essaierons — la chose n'est pas facile — de démêler quelque peu l'écheveau des multiples événements qui ont marqué, au Canada, la fin du régime français. Je n'ai pas la prétention d'élucider le problème. Je voudrais tout au plus faire connaître et l'œuvre du romancier Kirby et la femme mystérieuse qui en est le principal sujet.

En 1877, les éditeurs Lowell, Adam Weason and Co., publiaient à Rouses Point, État de New-York, la version anglaise du *Chien d'Or* de William Kirby. Des dizaines d'éditions, chacun le sait, ont, depuis ce temps, remplacé l'édition originale.[2] Le journal l'*Étendard* publie, en 1886, une traduction du roman qui est de Pamphile LeMay. La version française est mise en volume cette même année. LeMay présente le roman de Kirby en ces termes: "Nous avons trouvé dans ce livre une si riche collection de nos traditions nationales et religieuses, une peinture si vraie de nos mœurs et de nos coutumes canadiennes, un tableau si

[1] *Cahiers des Dix* (Montréal, 1945), X: 159; BRH, V: 156.
[2] *Cahiers des Dix*, X: 163.

frappant et si complet de ce que présente notre histoire à cette époque mémorable (1748) que nous le croyons tout à fait propre à inspirer du goût pour l'étude de l'histoire du Canada et même à faire connaître une foule de traits qui, à la simple lecture de l'histoire, échappent à l'attention. Nos historiens ont donné le récit des événements de l'époque que rappelle M. Kirby; mais lui, il en a, suivant nous, donné la physionomie . . . "[3]

Pierre-Georges Roy nous met cependant en garde: "la légende, dira-t-il, est le chiendent de l'histoire. Elle est plus dangereuse que la mauvaise herbe parce qu'on ne la craint pas. On vient même à l'aimer parce que dans bien des cas elle embellit l'histoire et lui donne des couleurs plus gaies et plus tragiques, selon le goût des lecteurs."[4]

En ce roman figurent plus de cent personnages ou acteurs. Quelques-uns prennent part à l'action du commencement à la fin. D'autres, et ils sont nombreux, n'y font qu'une courte apparition: La Galissonière, Mgr de Pontbriand, Cadet, Varin, Kalm, etc. L'auteur s'était proposé de faire connaître la vie intime des familles nobles, les coutumes, les manières de vivre du peuple, du monde officiel, de la classe militaire. De là cette quantité de figurants. Le premier volume situe les personnages et les événements. L'action ne s'amorce vraiment qu'au deuxième tome. Deux intrigues, faut-il le dire, se déroulent simultanément dans le *Chien d'Or*. Angélique des Méloizes souhaiterait devenir la femme de l'intendant Bigot, d'une part; d'autre part, le colonel Pierre Philibert, fils du bourgeois Philibert que Bigot espère écarter de la "Grande Compagnie", aime Amélie Le Gardeur de Repentigny dont il veut faire sa femme.

Angélique des Méloizes n'aime pas vraiment Bigot. Ses préférences vont plutôt au bel officier Le Gardeur de Repentigny qui répond à ses avances. Angélique est cependant fière, ambitieuse, remplie d'orgueil. Bigot est le deuxième personnage officiel de la colonie; elle voudrait le voir à ses pieds. Elle refuse Le Gardeur qui s'offre à l'épouser. Mais, en même temps, quelle

[3] *Cahiers des Dix*, X: 167.
[4] *Ibid.*: 102.

nouvelle contrariante lui arrive ? Bigot a ramené d'Acadie, à son château de Beaumanoir, sur les hauteurs de Charlesbourg, la belle Caroline de Saint-Castin, fille du baron de Saint-Castin. Angélique craint, non sans raison, cette rivale dangereuse. Voilà pour la première phase.

*

* *

Le bourgeois Philibert est un marchand de Québec. Par sa richesse, ses entreprises nombreuses et heureuses, il est devenu un dangereux concurrent de la "Grande Compagnie", vaste entreprise de commerce, on le sait encore, organisée par Bigot et destinée à faire sa fortune et celle de ses amis. Il faut donc faire disparaître le bourgeois Philibert. L'officier Le Gardeur de Repentigny est un caractère faible, ami du plaisir et du vin. C'est l'homme tout trouvé, pensent Bigot et ses amis, pour exécuter le coup: supprimer le concurrent et faire de la "Grande Compagnie" la reine incontestée du commerce de la colonie. On fait boire Le Gardeur de Repentigny. Un jour qu'il est ivre, il rencontre le bourgeois Philibert sur la rue, lui fait une querelle et le tue. Mais Le Gardeur de Repentigny est le frère d'Amélie Le Gardeur de Repentigny, celle que le colonel Pierre Philibert, fils du bourgeois assassiné, aime et veut épouser. Le meurtre rend le mariage impossible entre Amélie et le brillant colonel. La jeune fille, tous ses rêves évanouis, s'enferme dans le cloître des Ursulines. Mais l'épreuve a été trop forte pour elle. Elle meurt en présence de son fiancé admis, d'après M. Kirby, au monastère avec les parents de la novice.[5]

Le deuxième tome contient une trentaine de chapitres. L'on y assiste aux manigances d'Angélique des Méloizes auprès de Bigot. Ce qu'elle ambitionne, c'est d'écarter de l'intendant sa pensionnaire de Beaumanoir. Femme orgueilleuse et prête à tous les risques, Angélique aurait été aussi l'instigatrice du meurtre de Le Gardeur. De connivence avec la Corriveau (sorte de sorcière qui aurait tué ses deux maris) elle empoisonne Caroline de Saint-Castin. Pour satisfaire une ambition effrenée, elle joue sa

[5] *Cahiers des Dix*, X: 165-166.

vie, se livre aux pires intrigues. Bigot qui la soupçonne du meurtre de Caroline, se garde bien de lui faire des offres de mariage. Dépitée, Angélique se livre au chevalier de Péan et devient la femme de ce spéculateur. Épouse infidèle, elle rêve d'imiter, si possible, la Pompadour dans ses magnificences et dans ses turpitudes; du palais de Bigot, elle voudrait faire un autre Versailles, sinon en splendeurs, du moins en immoralité. Voilà pour l'intrigue, voilà pour la légende. L'histoire, on peut déjà le constater, y perd quelques plumes. Nous essaierons d'établir, si on le veut bien, quelle parenté le roman peut entretenir avec l'histoire.

*

* *

Nous sommes aux heures les plus dramatiques de la Nouvelle-France. C'est l'époque des guerres entre la vieille Angleterre et la vieille France et la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre. En 1745, c'est la chute de Louisbourg, "Louisbourg l'imprenable", l'invasion de l'Acadie. Roland-Michel Barrin de La Galissonière arrive au Canada en ces fâcheuses conjonctures. Il vient gouverner le pays en attendant la mise en liberté de La Jonquière. Le marquis fait voir la modération d'un sage. Aux côtés de Bigot, fastueux et fêtard, il n'accorde que tout juste ce qu'il faut à la mondanité.[6] Personnage historique authentique que celui-là, tout comme Mgr de Pontbriand, arrivé au Canada en 1741, à titre d'évêque de Québec.

C'est aussi l'époque du voyage de Peter Kalm au Canada. Ce curieux personnage, plus finlandais que suédois, accomplit, en effet, de juillet à octobre 1749, un voyage de 125 jours en Nouvelle-France. Il y mène non seulement une minutieuse enquête sur les plantes du continent, mais encore sur les mœurs et coutumes des Canadiens, à la veille de la conquête anglaise.[7] Il reconnaît — et la chose fait plaisir à entendre aujourd'hui —

[6] Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte* (4 vol., Montréal, 1950-1952), I: 78.

[7] RHAF, XIV: 122.

que les Canadiens parlent un français pur; il établit un parallèle entre cette langue et la suédoise qu'il trouve beaucoup plus "rationnelle". Sous ce rapport, ajoute-t-il, le langage des colons peut se comparer favorablement à celui qu'on parle à Paris même. Les Parisiens-nés doivent, sur ce point, complimenter les Canadiens . . .[8] Mais passons sans commentaires ! Parenthèse qui explique seulement la présence de Kalm dans ce volume.

On saisit bien le moment, l'ambiance où se déroule le roman de Kirby. Caroline de Saint-Castin a-t-elle vraiment existé? A-t-elle habité le château de Beaumanoir ? Dans *Mélanges historiques,* Benjamin Sulte l'a démontré: le fameux "château Bigot" n'était qu'une maison d'habitant.[9] En outre le château de Beaumanoir n'aurait jamais appartenu à Bigot. Tout ce qui a trait aux fêtes que donnait Bigot se place naturellement dans l'Intendance de Québec, vaste construction située en dehors de la Porte du Palais. La demeure était somptueuse et l'on y menait grande vie.

Un baron de Saint-Castin, Jean Vincent, épousa en 1688, Mathilda Mataconande, princesse indienne. S'il fallait en croire notre romancier, Caroline aurait été la fille de ce baron. Pourtant le baron n'eut qu'un fils qui eut à son tour, trois filles. Aucune ne porta le prénom de Caroline.[10]

Les Le Gardeur de Repentigny, eux, venaient de Normandie, descendants des Le Gardeur qui comptèrent 14 chevaliers de Saint-Louis.[11] Cette famille devint l'une des plus influentes de la Nouvelle-France. En 1748 l'officier Le Gardeur de Repentigny est assigné à la garnison de Québec. Les autorités lui donnent un billet de logement en la maison d'une dame Lapalme. Toutes les classes de la société, sous le régime français, se doivent conformer à cette loi militaire: loger des soldats. Après

---

[8] RHAF, II: 249.

[9] Guy Frégault, *François Bigot, administrateur français* (2 vol., Montréal, 1948), I: 26.

[10] BRH, 9: 223.

[11] *Cahiers des Dix,* X: 107.

quelques jours, M. Le Gardeur de Repentigny, pour une raison ou pour une autre, obtient un nouveau billet de logement, cette fois, chez M. Jacquin dit Philibert. Le nommé Philibert ne l'entend pas de cette façon. Une querelle s'ensuit. M. Le Gardeur de Repentigny, emporté par la colère, sort son épée, en frappe M. Jacquin dit Philibert en plein ventre. Celui-ci meurt le lendemain.[12] Fait authentique.

Pour plus de vraisemblance dans le *Chien d'Or,* nous aimerions qu'une Amélie de Repentigny, sœur de Pierre, ait existé. Malheureusement, de l'union de Jean-Baptiste Le Gardeur et de Catherine Juchereau, naquirent deux fils, Louis et Pierre, et une fille, Louise-Agathe qui, hélas, mourut quelques jours après sa naissance.[13] Amélie de Repentigny est donc d'invention romanesque. Pierre reste seul l'authentique personnage.

La légende, encore une fois, ou plutôt les histoires bâties sur la légende, veulent que la veuve de Jacquin dit Philibert demeure inconsolable de la mort de son mari et qu'elle jure de le venger. D'après le récit d'Auguste S. Soulard, Madame Philibert aurait inspiré à son fils la passion de la vendetta. De cette passion serait né le quatrain fameux apposé à la maison des Philibert. Version de Soulard, ai-je dit. Malheureusement encore l'inscription est de 1736 et le meurtre de Philibert n'est commis que douze ans plus tard. Si la veuve fut inconsolable, elle n'en devient pas moins l'épouse de Bernard de Cardeneau, trois ans plus tard.[14] Quant au Sr de Repentigny, il dut s'exiler; mais le fils Philibert n'a jamais vengé la mort de son père.

Pierre-Georges Roy, dans "L'histoire vraie du Chien d'Or",[15] donne plusieurs versions de l'inscription fatidique: *Je suis le chien qui ronge l'os* . . . Retenons d'abord celle du capitaine Knox. Elle date de 1759 et, selon Knox, le chien rongeant l'os repré-

---

[12] *Cahiers des Dix,* X: 112.

[13] L. Jore, "Un Canadien gouverneur du Sénégal", avec notice sur Pierre Le Gardeur de Repentigny, RHAF, XV: 69.

[14] *Cahiers des Dix,* X: 132.

[15] *Cahiers des Dix,* X: 103-168.

senterait le Canada ou la Nouvelle-France et les vers s'appliqueraient aux Sauvages résolus à reprendre le territoire que leur avait enlevé le roi de France. Version ou explication un peu saugrenue, mais preuve que la légende d'une vengeance ou meurtre de Philibert est encore à naître. Le ministre Bourne, en 1829, en tient pour la version Soulard. Cockburn, lieutenant-colonel de l'artillerie royale, retient la version Bourne; Alfred Hawkins, Anglais de naissance mais devenu Canadien et auteur du premier ouvrage de valeur publié sur la ville de Québec,[16] et qui relève l'inscription apposée cette fois à la façade de Freemason's Hall, en tient, lui aussi, pour la même version. Benjamin Sulte est le premier écrivain qui ait découvert la parenté du Chien d'Or de Québec avec le Chien qui ronge l'os de Pézenas, petite ville située dans la région comprise entre Carcassonne et Montpellier. On peut apercevoir, en effet, à Pézenas, depuis 1733, sur une porte bâtie depuis la catastrophe du pont, un chien bien en relief sur la pierre, couché sur ses pattes et tenant un os qu'il ronge. On peut y lire aussi ces lettres capitales A.Z.R. et la date 1561.

Le chirurgien Roussel, ancien propriétaire de la maison Philibert, originaire de la ville de Montpellier qui n'est qu'à 43 kilomètres de Pézenas, n'aurait-il pas voulu placer, sur sa maison de Québec, un motif qui lui rappelât son cher pays d'origine ? La maison Roussel passera, en 1768, à François Dambourgès, bourgeois, de la basse-ville de Québec. Vendue par jugement, elle devient alors la propriété de Jean Renaud et autres créanciers de Dambourgès. En 1775 Miles Prentice, ancien soldat de Wolfe, y tient une hôtellerie assez achalandée. Ce Prentice est un haut-gradé de la franc-maçonnerie à Québec. La maison prend dès lors le nom de Freemason's Hall qu'elle conserve pendant plusieurs années. Le gouvernement du Canada s'en fit acquéreur en 1853. On la démolit pour en faire le bureau de poste actuel de la Haute-Ville dont la pierre angulaire fut posée le 17 juillet 1871.[17] Et le chien ronge encore l'os . . .

---

[16] Le *Hawkins Picture of Quebec with Historical Recollections*, publié en 1834.

[17] *Cahiers des Dix*, X: 159.

*
* *

Nous écarterons, si vous le voulez bien, les autres personnages du roman. Nous nous en tiendrons à Angélique des Méloizes. L'objet de la biographie est la transmission véridique d'une personnalité, dira Sidney Lee. Cette définition d'apparence anodine qui rallie tous les suffrages, peut nous entraîner un peu loin.

Angélique Renaud d'Avènes des Méloizes appartient à l'une des plus anciennes familles de la Nouvelle-France. Son aïeul passe au Canada en 1685. Son père, Nicolas-Marie Renaud est, en 1732, "chargé des paquets pour la cour", c'est-à-dire de la correspondance et des paquets du gouverneur et de l'intendant, honneur très recherché. Marque de confiance qui pouvait procurer de l'avancement.[18] Le même Nicolas-Marie Renaud épouse à Québec, le 19 avril 1722, Angélique, fille de René-Louis Chartier de Lotbinière et de Marie-Madeleine Lambert, veuve de Jean-François Martin de Lino.[19] Ce Jean-François Martin de Lino eût préféré épouser la sœur de Nicolas-Marie; il dut s'incliner; cette dernière refusa net de lui accorder sa main.[20] La veuve avait 4 enfants de son premier mariage. Angélique, à sa naissance, le 11 décembre 1722, avait déjà des frères et sœurs. Elle sera pourtant l'aînée de dix autres enfants dont 4 seulement atteindront l'âge adulte. Le nom d'Angélique des Méloizes figure parmi les élèves qui ont fréquenté le pensionnat des Ursulines de Québec, de 1700 à 1759.[21] Mlle Angélique des Méloizes fut plus tard, y lit-on, la célèbre dame Péan de Livaudière. Personne très remarquable pour sa beauté, ses agréments et son esprit.[22] Les deux sœurs de son père, Louise-Thérèse Renaud et Marie-Thérèse prirent le voile chez les Augustines de l'Hôtel-

---

[18] BRH, 12: 172.

[19] BRH, 13: 177.

[20] BRH, 21: 157.

[21] *Les Ursulines de Québec, depuis leur établissement jusqu'à nos jours* (4 vol., Québec, 1878), II: 202.

[22] *Les Ursulines de Québec, depuis leur établissement* . . . II: 202, note.

Dieu de Québec.[23] Elles furent les contemporaines de Marie-Andrée Duplessis (Sœur Sainte-Hélène) qui, avec la Mère Juchereau, nous ont laissé les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec.* Louise-Thérèse vécut jusqu'à l'âge de 70 ans. Elle fut donc témoin retiré des fredaines de sa nièce. Car ces fredaines ne sont pas des fictions . . .

Nous ignorons à peu près tout de l'enfance d'Angélique, beaucoup de sa jeunesse. Nous la savons belle, même très belle femme. "Grande, dit-on, voluptueusement découplée, pleine d'aisance et de grâce, dans ses mouvements . . . elle était toute pétrie de ces charmes matériels qui poussent les hommes à l'héroïsme le plus grand ou au crime le plus infâme.[24] Son teint était clair et radieux comme si elle fut de la descendance du dieu Soleil. Sa chevelure brillante serait tombée jusqu'à ses genoux si elle en eut défait les boucles d'or. Son œil noir et fascinateur est invincible. Jamais regard n'était plus dangereux que, lorsque après un repos apparent ou une feinte indifférence, il lançait tout à coup à travers ses cils soyeux, comme la flèche de Parthe, un rayon plein de volupté." [25] Attention! Cette description s'apparente vraiment trop au roman. L'histoire nous prouvera cependant qu'elle n'est pas loin de la vérité. Le portrait qu'on peut voir dans le *Rapport de l'archiviste de la province de Québec* (1928-1929), p. 16, lui donne surtout une expression de puissance qui la rend belle. Le nez, un peu coupant, est de même volonté que ces yeux vifs, aigus. Le menton procède de la même vigueur, dirait-on. Une note discordante dans ce tribut d'hommages: le Sr de C., dans son *Mémoire du Canada,* lui accorde un air amusant plus que de beauté. Il lui concède cependant de l'éclat.[26]

M. Renaud meurt à Québec le 4 juillet 1743. Angélique a 21 ans. A l'époque où nous sommes, Pierre Le Gardeur de Repentigny est l'aîné d'Angélique d'à peine 3 années. Une idylle

[23] H.-R. Casgrain, ptre, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec* (Québec, 1878), 342-345.

[24] B. Sulte, préface du *Chien d'Or,* 54.

[25] *Ibid.*

[26] Mémoire du Canada, RAPQ (1924-1925): 117-118.

s'est-elle esquissée entre les deux? Impossible de le démontrer. La chose reste plausible. Angélique ne doit pas manquer de prétendants. Pierre Le Gardeur, de son côté, est un brillant officier.

Un autre personnage historique dont on ne peut ignorer ici l'existence et l'influence néfaste est bien l'intendant Bigot. A son arrivée en Nouvelle-France, Bigot a 45 ans; Angélique 26 ans. Elle est la femme, depuis le 3 janvier 1746, de Michel-Jean-Hugues Péan, écuyer, sr de St-Michel, officier des troupes du détachement de la marine et aide-major de Québec.[27] Disons un mot tout d'abord du mari. Péan est né au manoir de Contrecœur, le 18 juin 1723. Il est le fils de Jacques-Ugues Péan, seigneur de Livaudière et de Marie-Françoise Pécaudy de Contrecœur.[28] L'époux a, semble-t-il, une réputation quelque peu douteuse. À sa nomination d'aide-major, on fit tellement de plaintes à la cour que M. de La Jonquière reçut l'ordre de ne remettre cette commission "qu'après s'être pleinement informé si le tout était fondé".[29] Pourtant, vingt ans plus tard, Montcalm rendra à Péan le témoignage d' "un homme sage, le moins sujet à prétentions et préventions, et le plus capable de faire prendre (au général Vaudreuil) un bon parti sage et ferme".[30] Cette même année, dans une lettre autographe au chevalier de Lévis, Montcalm ajoute: "De tout ce qui se mêle de gouvernement, Péan est le plus sensé. Poli, honnête, obligeant, bon usage de son bien; la tête ne lui tourne pas. Il saisira un bon avis que vous ou moi ouvrirons, et le fera passer s'il le peut."[31] Toutes les qualités de Hugues Péan consistent dans les charmes de sa femme, écrira narquoisement l'auteur du *Mémoire sur le Canada.* Le Sr de C. a connu Mme Péan dans tout l'éclat de ses charmes et de sa jeunesse. Son entourage, dira-t-il, l'adulait comme Sultane en titre.[32] Cependant Bigot, à son arrivée, n'aurait pas accordé ses faveurs

---

[27] BRH, 13: 178-179.
[28] P.-G. Roy, *Bigot et sa bande* (Lévis, 1950), 113.
[29] RAPQ (1924-1925): 117-118.
[30] *Ibid.*
[31] BRH, 9: 12.
[32] H.-R. Casgrain, *Montcalm et Lévis,* I: 59.

à la belle. Ce serait l'indifférence de quelques autres beautés ou la mauvaise humeur des maris qui l'aurait obligé à se rejeter de ce côté. Dépité d'abord, il déclare à Angélique "qu'il lui ferait tant de bien qu'on envierait sa fortune".[33] Et il tint promesse.

Le mariage Péan, on ne peut le nier, fut un mariage à trois. C'est assez dans l'air du temps. Montesquieu peint les mœurs de ce temps-là avec une vérité tout à fait cynique. Écoutez ceci:

> Ici les maris prennent leur parti de bonne grâce et regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable . . . Un homme qui, en général, souffre les infidélités de sa femme, n'est point désapprouvé; au contraire, on le loue de sa prudence; il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.[34]

Ce qui n'empêche point au Canada les langues de parler . . . Dans une lettre à Mme Péan, Bigot tonnait:

> Je m'étois flatté, Madame, que je débarrasserois la Colonie des Infames jaloux dont elle est composée . . .; mais ces pestes la ont l'ame chevillée dans le Corps, et la plume toujours venimeuse; car il me revient des horreurs de leur production dans le peu de lettres que j'ay recües. Ce seroit une fete pour moy de decouvrir pareils Auteurs pour les mettre en évidence.[35]

Mme Bégon notera dans sa chronique du 2 mars 1749, soit seulement trois ans après le mariage Péan; nous citons le texte: "Il est arrivé quelqu'un de Québec, je ne sais plus qui, qui nous apprend l'heureuse arrivée de M. l'intendant à Québec et qu'il a trouvé à Ste-Anne des dames qui l'ont attendu là plusieurs jours. Elles sont: Mme Péan, Mme Lanaudière, Mme Daine, Mme Méloize, pour chaperon, apparamment. C'est la plus jolie chose du monde à ce que l'on dit." [36]

---

[33] RAPQ (1924-1925): 117-118.
[34] BRH, 9: 12.
[35] Guy Frégault, *François Bigot* . . . II: 59.
[36] RAPQ (1934-1935): 47.

Le trait décoché à Mme des Méloizes et à sa fille, dira Guy Frégault, était plus que méchant; il était vilain.[37]

Mme Péan n'en est pas moins de toutes les fêtes. Le 15 octobre 1754, l'intendant Bigot s'embarque pour la France, sur la *Parfaite Union.* Nom symbolique. Sa bonne étoile veut que l'intendant voyage en excellente compagnie. Péan, malade au retour d'une tournée dans les Pays d'en haut, demande au gouverneur la permission de se rendre dans la métropole en vue de s'y faire donner les soins nécessaires. L'aide-major compte établir sa résidence dans le vieux pays; il y amène donc sa femme. Encore une fois le voyage s'effectue à trois. Bigot et Péan, presque forcés de revenir au Canada, s'embarqueront cette fois sur *la Fidèle* qui ne peut prendre que 3 passagers. Mme Péan, à son grand regret, doit suivre sur un autre navire.[38] M. Péan passera seul en France en 1756-1757. En mari accommodant, il laissera cette fois madame Péan aux soins obligeants de l'intendant.[39] Lors du fameux voyage de DuQuesne à Montréal, voyage mémorable s'il en fut un, Bigot prend avec lui cinq militaires et cinq charmantes personnes, dont Mesdames Péan et Marin. M. Péan, lui, accompagne DuQuesne. Au retour, grand souper chez Mme Péan.[40] Les Péan habitent alors une maison en la Haute-Ville de Québec. Cette maison comprend plusieurs chambres, cabinets, cuisine, mansardes au-dessus, cour et jardin arrière, bornée par-devant à la rue Saint-Louis. La maison, de 70 pieds de front sur 120 pieds de profondeur, a été agrandie de manière à posséder 102 pieds de front et une profondeur qui va jusqu'à la rue Sainte-Geneviève; on a acheté un reste de 30 pieds de la Fabrique de Québec.[41] Dans le contrat de vente de la belle résidence à Arnoux, il est fait mention de glaces attachées aux cheminées, du trémeau de la grande chambre de compagnie et de tous les tableaux, des armoires garnies de fil de leton et de taffetas.[42] Décoration et embellissement auront

[37] Guy Frégault, *François Bigot . . .*, I: 349.
[38] *Ibid.*, II: 99-100.
[39] BRH, 9: 12.
[40] Frégault, *François Bigot*, II: 60s.
[41] BRH, 9: 11.
[42] BRH, 9: 40.

coûté 9,000 livres. Luxe qui tendait à rivaliser avec les plus beaux hôtels de Paris. "Après la maison de l'Intendant, lit-on dans un journal du temps, la meilleure de la ville est celle de Mr Péan." [43] C'est chez lui que s'assemblent tous les gens du bel air; on y vit à la mode de Paris.[44] Il n'y a vraiment que chez Péan, répète-t-on, où l'on s'amuse.[45] L'hôtesse, nous le savons, est jeune, sémillante, pleine d'esprit, d'un caractère assez doux et obligeant; sa conversation est enjouée et amusante. Elle ne manque pas d'ambition et est fort habile.

Une tradition mêlée de récits légendaires veut que Mme Péan ait eu, elle aussi, comme la grande courtisane d'outre-mer, son petit Trianon, bâti bien à l'écart, loin de tout œil indiscret. De temps en temps les habitants de Charlesbourg voyaient passer de riches équipages venant de Québec et s'enfonçant dans le chemin boisé d'une retraite solitaire. Les salons se remplissaient de la bruyante compagnie qui venait s'asseoir à de somptueux banquets, auxquels succédaient des jeux prolongés jusqu'aux dernières heures de la nuit. Tout cela ressemble beaucoup au légendaire château Bigot.[46]

M. Péan occupe un haut poste dans la société de Québec. Homme de confiance de l'intendant, il est chargé, si l'on peut dire, de tous les détails qui concernent approvisionnements et subsistances.[47] Aussi ne manque-t-on point de faire la cour au couple Péan. Un mot tombé des lèvres de Madame suffisait à assurer une promotion. Domestiques, laquais, gens de rien, dit-on, furent faits, sur sa seule recommandation, garde-magasins dans les postes. Mme Péan a l'esprit de famille assez développé. Son frère obtiendra l'exclusivité du blé pour son moulin de Chambly.[48] Le Sr de Lusignan, son beau-frère, aura l'entreprise du bois [49]; son neveu, Poisset, garde-magasin, ne

[43] Journal de DuPlessis, RAPQ (1928-1929): 224.
[44] P.-G. Roy, *La ville de Québec sous le régime français* (2 vol., Québec, 1930), II: 266.
[45] RAPQ (1934-1935) : 132.
[46] H.-R. Casgrain, *op. cit.*, I: 317.
[47] Journal de Montcalm, Collection Casgrain, 21 juin 1757, 219.
[48] *Ibid.*, 20 avril 1759, 513.
[49] *Ibid.*, 2 mai 1759, 514.

rendra jamais aucun compte et ne sera nullement inquiété. Le grand favori reste pourtant le mari. Tous nos historiens veulent qu'Angélique ait été la Pompadour de l'intendant Bigot et que son facile époux ait délibérément accepté la situation pour l'avantage d'amasser sa fortune plus rapidement. Les mémoires du temps corroborent cette assertion. Péan achetait à vil prix le blé des habitants; l'intendant, de connivence, fixait très haut le prix dudit blé. Et ceci n'est qu'un exemple. De mille et une manières l'on s'attribuait et l'argent du trésor et l'argent du peuple. Avidité perfide dont la victime sera toujours et surtout l'habitant. C'est la corruption des finances; c'est la corruption des mœurs.

Vingt ans plus tôt, c'est-à-dire en 1720, on ne compte à Québec, dit Charlevoix, qu'un petit monde choisi où il ne manque rien de ce qui peut former une société agréable.[50] Québec, répète-t-on encore aujourd'hui, est la ville de l'hospitalité, du plaisir et de la beauté. Mais en 1749, Kalm estime que les dames de Québec, surtout celles qui ne sont pas en puissance de mari, mènent une vie passablement oisive et frivole. A Montréal — les comparaisons sont pourtant toujours odieuses — "les filles, admet-il, sont plus adonnées au travail, on les voit toujours occupées à coudre quand elles n'ont point d'autre devoir à remplir. Cela ne les empêche pas d'être gaies et contentes; personne, non plus, ne peut les accuser de manquer d'esprit ni d'attraits." [51]

La frénésie des bals, celle du jeu, s'est malheureusement emparée de la haute société québecoise. Les fortunes accumulées si rapidement transforment l'existence en une suite de fêtes ininterrompues, dans une société délicieuse et légère. À la mi-décembre 1756, malgré la défense de Montcalm, Bigot n'en donne pas moins une grande réception couronnée par un souper immense qui, bien que préparé pour 9 heures, ne fut servi qu'à minuit. Il ne fallait pas déranger le maître de céans, engagé dans une grosse partie de lansquenet. Des fortunes roulent sous

[50] H.-R. Casgrain, *Montcalm et Lévis*, I: 59.
[51] H.-R. Casgrain, *Montcalm et Lévis*, I: 177.

la table. Et Madame Péan joue avec le haut magistrat.[52] "J'ai cru voir des fous", grognait Montcalm.[53] Mais Montcalm, l'homme tout en contraste, dira Frégault, Montcalm fut lui-même de la cour de la grande Sultane. Il marivaudait aussi joliment que personne et consignait une amusante chronique amoureuse: "Grand souper au palais, j'y eus comme de raison la fève, et Mme Péan fut ma reine." S'y déplaît-il autant qu'il le dit ? "Au reste, je me suis retiré à une heure, fou de voir autant jouer et berlander. Le souper de 80 personnes, froid à la glace, servi à meilleure heure, la gaieté de la fin du repas du ton de la taverne, et le gros jeu, l'occupation, le métier." [54] Ce dégoûté n'en ajoute pas moins: "il y a des sociétés qu'on ne peut refuser." [55] Un an plus tard, en janvier 1759, le même Montcalm avoue être beaucoup plus de la cour de Mme Péan. "Les dames de la société Péan avec qui je suis très intimement d'autant qu'on croit que j'ai des vues pour Lilie (abréviation d'Angélique)." [56] Vaudreuil, le sage Vaudreuil, est-il tombé lui-même dans le panneau ? Des chroniques comme celle-ci laissent entendre que toute la société suit le courant:

> M. de Vaudreuil s'est donc mis en frais et a donné dans le panneau d'une banque de pharaon chez lui. Il n'a pas vu que Péan le faisoit pour justifier la conduite de l'intendant. Tout comme il leur plaira, mais je ne les approuverai pas davantage.[57]

Une ordonnance du roi en 1758 interdit les jeux de hasard pratiqués avec fureur et indécence.[58] Rien n'y fait. L'exemple vient de trop haut. "Toujours du jeu ... l'intendant court après son argent, et moi après le sommeil que je n'ai pas à mon ordinaire, s'écrie Montcalm. Bourlamaque passe sa vie dans la rue du Parloir. J'en fais autant, mais c'est à l'entrée." [59]

---

[52] Guy Frégault, *François Bigot* ... II: 235.
[53] Guy Frégault, *ibid.*, II: 234.
[54] H.-R. Casgrain, *Montcalm et Lévis*, I: 345.
[55] *Ibid.*, 345.
[56] H.-R. Casgrain, *Montcalm et Lévis*, II: 27; Frégault, *François Bigot* ... II: 146s.
[57] Montcalm à Lévis, Coll. Casgrain, 13 janvier 1759, 115.
[58] RAPQ (1923-1924) : 315.
[59] H.-R. Casgrain, *Montcalm et Lévis* ... I: 349.

Eh! oui, toujours le plus effroyable jeu. Outré, l'évêque de Québec, Mgr de Pontbriand, publie un mandement en date du 18 avril 1759 qui dénonce "les excès intolérables dans les jeux de hasard... les divertissements profanes auxquels on s'est livré avec plus de fureur que jamais" [60]. Le 9 février suivant, Montcalm pourra écrire: "Le jeu fini d'hier. L'intendant a dit aujourd'hui qu'on le regardât comme un misérable si on jouait les jeux de hasard, l'année prochaine chez lui." [61] Regrets tardifs.

Pareille frivolité ne pouvait durer. L'année 1759 est une année d'extrême misère pour le peuple de la Nouvelle-France. Les négociants du Canada ne recevant rien de France n'ont rien à vendre. La "Grande Société" dont Bigot est le profiteur sinon l'animateur, devient, par intrigues et force, maîtresse du marché colonial. Elle contraint l'habitant à lui vendre à vil prix ce qu'elle revend à haut prix à l'intendance. Fonctionnaires de tout poil volent hardiment et copieusement. Le péché de François Bigot et de son administration, c'est d'avoir corrompu, faussé l'administration coloniale et surtout d'avoir ajouté à une misère devenue extrême, la sinistre dérision de son faste et de ses pilleries.[62]

Renonçons à décrire le spectacle de détresse humaine qu'offre la colonie. Heures fatidiques où l'on ne sait par quelles affinités ou quelle logique mystérieuse, toutes les misères, tous les malheurs semblent s'appeler l'un l'autre. Il y a pis que l'écroulement du commerce, pis que les ravages de la famine et des épidémies, pis que l'invasion de l'ennemi. Il y a, dans les âmes, l'invasion et les ravages du découragement. On cède à la panique. Vaudreuil n'a plus qu'une chose à faire: négocier la capitulation. L'histoire de la Nouvelle-France se ferme sur cette image d'immense détresse.[63]

---

[60] *Mandements*, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec, publiés par Mgr H. Têtu et l'abbé C.-O. Gagnon (5 vol., Québec, 1888), II: 135.

[61] H.-R. Casgrain, *Montcalm et Lévis*, . . . I: 349.

[62] *Histoire du Canada* (Groulx), II: 244.

[63] *Ibid.*, II: 255-257.

*

* *

Avant le dénouement du drame, l'intendant et ses compères ont, il va sans dire, pris de petites précautions. Dès avant la chute de Québec, Péan a songé à aller jouir de sa fortune en France. Le 16 mars 1758 il vend sa propriété au chirurgien Arnoux et passe en France. Le prétexte du voyage est toujours une douleur de rhumatisme qui demande le secours des eaux. "A Bagnères de Bigorre, à Barèges, l'on signale la présence de M. Péan, aide-major de Québec, en villégiature dans les Pyrénées." [64] Le véritable motif de sa fuite, Péan s'en ouvre lui-même à Lévis en ces termes:

> . . . Je crains une rupture entière entre les 2 généraux (Vaudreuil et Montcalm) ce qui me seroit encore une raison de m'en aller pour ne pas me trouver présent aux tracasseries continuelles qui en résulteront, si ce malheur arrive (23 juillet 1758).[65]

Bourlamaque n'est pas dupe: "M. Péan se plaint beaucoup de son bras. Cela est-il vrai? Il est décidé qu'il passe cet automne en France, et c'est la raison. M. Péan a parlé d'un voyage de M. l'intendant, cet été, avec Mme Péan." [66] En France Péan devient acquéreur de la terre d'Onzain, non loin de Blois, propriété la plus riche et la plus belle du pays.[67] Bigot et le reste de la bande s'embarqueront pour la France, à bord de la *Fanny*, le 28 septembre 1760. Le bateau, immobilisé pour quelques jours à la rade de Batiscan, ennuie notre Angélique. C'est Bigot lui-même qui écrit: "Mme Péan qui s'ennuie beaucoup, comme vous le pouvez penser, me charge de vous faire mille compliments. Elle est incommodée de la mer, mais pas tant que moi qui le suis continuellement." [68] Bigot emporte avec lui ses papiers qui ne seront point visités, vaisselles et bagages.[69] Il fait

---

[64] RAPQ (1944-1945) : 273. "Correspondance Gradis".
[65] Lettres de divers particuliers, Coll. Casgrain, Péan à Lévis, 23 juillet 1758, 90.
[66] Corr. Bourlamaque, Coll. Casgrain, 4 mai 1758.
[67] P.-G. Roy, *Bigot et sa bande*, 121.
[68] Lettre de Bigot, Collection Casgrain, 28 sept. 1760, 105.
[69] Guy Frégault, *François Bigot* . . . II: 329.

la traversée avec une cour brillante que l'on qualifiera de "Dames du sérail". On ne s'aperçut point, dans cette traversée, de la disette du pays. Bigot avait eu soin de se pourvoir de volailles, de moutons, etc., de quoi continuer bonne chère.[70]

Et tout ce monde s'embarque très riche. Que leur réserve l'avenir? Leur vie scandaleuse a eu des échos en France. Les accusations ne tardent pas à tomber sur la tête du triumvirat, responsable de la mauvaise administration et de la perte de ce malheureux pays.[71] Cadet, négociant de Québec, tentera de jouer le rôle de l'innocent. Il dénonce Péan comme l'intermédiaire intéressé entre l'entrepreneur et l'intendant, dévoile, pour se disculper, à peu près tout sur le compte de ses amis.[72] Péan est arrêté avec les autres, en novembre 1761. Ils seront prisonniers à La Bastille, château flanqué de 8 tours crenelées, environné d'un fossé bourbeux, situé entre l'élégant quartier du Marais et le faubourg Saint-Antoine.[73] Le château n'est pas une prison comme les autres. Chacun y a droit à tant de livres pour sa subsistance. L'on sollicite et obtient même la faveur d'un valet de chambre avec soi. Les serviteurs ne pourront sortir cependant qu'une fois leur maître libéré.[74] La vie y est bonne, mais une surveillance étroite ne laisse pas que d'être infiniment désagréable. Aucun contact avec l'extérieur. Presque rien ne transpire. Dévorée par l'impatience, Mme Péan s'efforce d'établir une correspondance clandestine avec son mari. Elle insère quatre lettres écrites sur linge de toile dans la doublure d'un habit qu'elle lui fait parvenir. "J'ai bien du monde qui s'intéresse à toi... Je ne néglige rien, disait-elle, et tu as bien du monde pour toi." [75]

La ruse de Mme Péan ne fait pas long jeu. Le major Chevalier n'eut pas de mal à l'éventer; il porte ces lettres singulières à Sartine qui les transmet à Choiseul.[76] Angélique ne

[70] RAPQ (1924-1925) : 188-189.
[71] RAPQ (1944-1945) : 158.
[72] Guy Frégault, *François Bigot* . . . II: 391.
[73] *Ibid.*, 343.
[74] Guy Frégault, *François Bigot* . . . II: 344.
[75] *Ibid.*, II: 361.
[76] *Ibid.*

s'en fait pas pour si peu. Elle met en mouvement quelques-uns des hauts personnages de l'époque: la maréchale de Mirepoix, la comtesse de Toulouse, le comte de Noailles, Choiseul lui-même. Elle obtient l'autorisation de visiter son mari. Quand à la fin de juillet 1762, Querdisien annonce au prisonnier que sa femme le visitera bientôt, "loin d'y paraître sensible, ajoute le témoin, il ne m'a pas dit un seul mot".[77] Mme Péan rend visite à son mari, de mars 1764 à juin de la même année, pas moins de 58 fois. En mai 1763, Mme Péan et l'abbé de La Corne viennent voir le détenu: "Quatre minutes apres estre vis a vis Les uns des autres une Scêne a commencée et qui a durée pendant plus d'une heure", écrira Chevalier à Sartine.[78] Angélique servait-elle son ambition personnelle ou voulait-elle sauver son mari? Il y allait sûrement de son intérêt que ce dernier ne fût pas déshonoré et ne perdît pas toute sa fortune. Après deux ans d'internement, le tribunal rendit son jugement public dans le cas de Péan: "un plus amplement informé de 6 mois et cependant à garder la prison".[79] Madame Péan renouvelle ses démarches. Le 25 juin suivant l'ancien aide-major est mis hors de cour, après restitution de 600,000 livres à l'État, qu'il dépose sur le champ en lettres de change du Canada. Bigot — qui a dû se défendre seul — est banni. Les époux Péan restent cependant en relations avec l'ancien ami, puisque le 25 mai 1771, Péan fait des instances auprès des autorités pour amener Bigot aux eaux de Bagnères, lui "dont la santé chancelle, usée par les chagrins cruels qu'il a essuyés".[80] La permission accordée, Péan ira cueillir lui-même son ancien chef à Dijon et l'amènera dans son château d'Orzain.[81] Mme Péan chargera son mari d'exprimer au duc de La Vrillière sa reconnaissance d'avoir permis à l'ancien intendant de venir en France.[82]

Angélique est alors âgée de 50 ans. Les malheurs et les tribulations l'ont-elle assagie? Elle s'occupe d'œuvres, dit-on,

[77] *Ibid.*, II: 362.
[78] *Ibid.*, note.
[79] Guy Frégault, *François Bigot* . . . II: 376.
[80] *Ibid.*, 384.
[81] *Ibid.*
[82] *Can. Antiq. and Numismatic Journal*, I: no 4: 186.

portant secours aux familles venues du Canada. Sa fille unique, Françoise, a épousé le marquis de Marcennay, grand-prévôt du Pas-de-Calais. Elle n'aura pas de descendance.

A ce moment-là la fortune amassée clandestinement existe-t-elle encore? La Mère d'Youville réclame à maintes reprises les "1050 louis tirés sur (Mme Péan) à l'acquit de Mme Laronde, sa tante, somme due à l'hôpital pour pension et funérailles". La Mère d'Youville s'impatiente: "Elle n'était pas dans le cas d'avoir besoin que son mari sortît de prison pour acquitter cette somme. La défunte a dit qu'elle avait à elle 21 milles livres en caisse et beaucoup de lettres de change." [83] En 1765, 1766, 1767, mêmes réclamations instantes. Aucune réponse. Et en 1771, désespérée, la Mère d'Youville ajoute: "il y a 9 ans que cela nous est dû".

Les Péan continuaient toutefois leur vie mondaine. En ce temps-là les petits et les grands dîners gouvernaient le monde. En 1778 Chaussegros de Léry passera 6 semaines avec sa tante et son cousin de Repentigny, en Touraine, où Mme Péan séjourne.[84] Le Comte Dufort de Cheverny, ancien introducteur des ambassadeurs à la cour, qui vivait à son château de Cheverny, non loin d'Orzain, a laissé d'intéressants Mémoires où il raconte sa rencontre avec Péan, un peu après 1765:

> M. Péan arriva un jour à Cheverny, pour nous inviter à aller le lendemain dîner à Orzain, il avait avec lui trois chevaux de selle pour ramener qui voudrait. Cette façon honnête d'un homme que nous n'avions pas encore vu, m'obligea d'accepter. Il coucha chez nous; ceux qui voulurent l'accompagner à cheval, et M. de Préminville, deux autres personnes et moi, nous mimes dans une berline, et avec un relais de six chevaux à Blois, nous y allâmes dîner. C'était entre hommes; le dîner fut superbe, et les vins de tous les pays furent prodigués à nous en fatiguer. Mon beau-frère, le président de Salaberry, mis en gaieté par le bon vin, prend M. Péan en

[83] Albertine Ferland-Angers, *Mère d'Youville* (Montréal, 1945), 221.
[84] RAPQ (1933-1934) : 18.

> amitié, et, après le dîner, en parcourant les dehors et les dedans de l'habitation, il lui dit: "Monsieur, tandis que vous étiez à la Bastille, et que vous craigniez l'événement de votre procès, vous deviez avoir bien du regret de croire que vous ne jouiriez plus d'une si agréable possession ?" Le président lui disait cela d'abondance de cœur, comme il le sentait, in vine veritas ! Mais Péan, qui avait eu tous les éléments de l'inquiétude, laissa couler quelques larmes. Mon beau-frère, qui dans tout autre moment, aurait senti son imprudence, ne voyait rien, n'entendait rien, nous ne parvismes à arrêter cette effusion de cœur qu'en prenant le parti de remonter en voiture.[85]

Péan meurt à Cangy (Indre-et-Loire), le 21 août 1782. Sa femme mourra à Blois où elle paraît avoir préféré vivre, dix ans plus tard, à l'âge de soixante-onze ans.

* *
*

Défendrons-nous envers et contre tous Angélique des Méloizes? Le jeu des réhabilitations à tout prix a quelque chose d'amusant. Nous renonçons à ce jeu. Angélique des Méloizes fut ce qu'elle a été: épouse, maîtresse et adultère. Mais il est sans doute des degrés dans l'infamie et chacun a droit à sa part de justice. Nous ne pouvons nous refuser à une sympathie pour la favorite qui, paraît-il, finit ses jours dans la charité. Quel extraordinaire ménage tout de même que celui de ces Péan! Il faut bien nous souvenir que nous sommes au XVIIIe siècle. La correspondance de Péan à Lévis accroît l'énigme. Ou Péan est beau joueur, ou il est plus rusé que l'on pense. De Montréal, le 17 août 1756, il écrit:

> Mme Péan vient de me tomber sur le corps; elle est arrivée hier à 9 heures du soir, en poste. Elle a fait la route en 2 jours. Je suis dans les frais de renouveler des noces. Elle me charge de vous dire mille choses pour elle, et vous lui avez plu si fort que je

[85] P.-G. Roy, *Bigot et sa bande*, 121-122.

> crois qu'elle me verroit partir avec plaisir pour vous aller rejoindre.

Et au même Lévis à qui Péan a voué une amitié des plus vives, il dira :

> Je ne sais si je ne dois pas être jaloux de ma femme qui veut la partager. Dans toutes ses lettres, elle me parle de vous, et compte prouver son bon goût en vous ayant trouvé aimable à votre première visite.[86]

Le mari s'accommode-t-il facilement des absences de sa femme? Courville raconte, en 1760, que Mme Pénissault devint la maîtresse de Péan à qui M. le Chevalier de Lévis l'enleva et l'emmena en France.[87]

Mme Péan, il nous semble, dut faire face à une furieuse opposition de la part de ses contemporains. Elle restait la femme adulée des plus hauts fonctionnaires de la colonie. Elle devenait une femme redoutable. Les gens qui l'aimèrent n'ont point oser se montrer éloquent à son sujet. Aucun plaidoyer ni véhément éloge ne nous sont parvenus. Le Sr de C. voudrait bien qu'on fît attention au revers de la médaille, que l'on regarde les services importants rendus à bien des personnes par Mme Péan, et que l'on se rende compte qu'elle avait beaucoup de mérite, ne serait-ce que par son humeur bienfaisante.[88] Cette belle indulgence peut prêter à sourire. Faudrait-il accabler ceux qui en seraient émus ?

JULIETTE LALONDE-REMILLARD

---

[86] Lettres à des particuliers, Coll. Casgrain, 59, 95.
[87] Guy Frégault, *François Bigot*, II : 198, note.
[88] *Cahiers des Dix*, 5 : 267-268 .